A propos d'un texte de P-A.Meyer

En janvier 1998, le probabiliste Paul-André Meyer avait rédigé un texte où il jetait un regard sur sa carrière passée avec humour et profondeur. Ce texte fut publié en 2006 en complément du Séminaire de Probabilités XXXIX dédié à la mémoire de Paul-André Meyer, et contient un passage sur lequel je désirerais revenir brièvement. Il s'agit d'une critique de ce qu'on appelle les *Social Sciences*.

Commençons par citer ce qu'écrit P-A.Meyer.

> **« Je devrais être un adhérent des Social Sciences à la mode, tant j'ai été conscient toute ma vie du caractère collectif de la science, du mouvement souterrain d'informations qui se trouvent à point nommé là où il faut (…) du caractère injuste de beaucoup d'attributions, du caractère fragile de la connaissance (…). Il me faut expliquer pourquoi je n'y adhère pas. Je sais parfaitement ce qu'on peut dire de la Science. Les gens lui demandent beaucoup trop, mais moi non. Non seulement j'ai depuis longtemps renoncé à tout savoir, mais je me suis persuadé que si je savais tout, je ne saurais pas grand chose. Cependant, mon enthousiasme pour la science n'a pas diminué, et je suis heureux d'avoir participé à la vie scientifique, même de façon relativement marginale.**
>
> **L'histoire des sciences telle qu'elle est racontée dans les *Social Sciences* est dépourvue de toute grandeur humaine. Elle ne s'exprime qu'en termes de pressions sociales, réseaux d'influences, copinages et hostilités. Je me rappelle avoir voyagé entre Paris et Strasbourg dans le même compartiment que trois profs. Pendant tout le trajet ils n'ont parlé qu'avancement : proviseurs, syndicats, commissions, concours. C'est l'univers des *Social Sciences.* Moi qui ai été un étudiant-2CV des années 50, j'y reconnais les étudiants-Austin des années 70, nés dans un monde pauvre en postes. Les *Social Sciences* ne sont que l'expression des classes moyennes frustrées. »**

Avant de faire quelques commentaires sur ce texte, il est sans doute nécessaire d'expliquer en deux mots ce que sont ces *Social Sciences* décriées par Meyer. Née dans les années 1960 dans

les pays Anglo-Saxons, cette école d'histoire des sciences désirait utiliser une méthodologie qui s'était progressivement imposée en histoire générale dans la première moitié du 20ème siècle. Promue par de grands mouvements de pensée (tels l'"école des Annales" de Bloch et Fèvre), cette méthodologie avait remis en cause l'univers souvent aseptisé de l'histoire positiviste (les Grands Hommes, les grandes dates…) qui prévalait depuis des lustres. Il s'agissait de montrer au contraire qu'une société était une sorte d'organisme dont les mouvements et les choix s'expliquaient en termes de contacts et d'échanges, et la tâche de l'historien était de mettre ces derniers à nu pour en montrer la teneur et le fonctionnement. Ceci devint aussi du coup un objet majeur de cette histoire des sciences : faire apparaître les réseaux, les voies d'échanges, parfois (rarement) les combines, mais souvent les stratégies. Au lieu d'être un domaine éthéré peuplé de savants déconnectés de la vie réelle, le milieu scientifique se trouvait en prise directe avec le gouvernement de la cité, détenteur d'un pouvoir dont il ne pouvait prétendre se désengager. Il y a quelques années, la Gazette a publié un texte à ce sujet[1], et j'y renvoie le lecteur intéressé.

L'argument donné par Meyer sur les classes moyennes frustrées est partiellement exact, dans la mesure où les années creuses en postes avaient vermoulu l'ensemble du système universitaire, et installé certaines formes de pratiques revendicatives ronronnantes. Néanmoins, je pense qu'on ne peut pas décemment tout expliquer par ce fait. Les années 1960 et 1970 furent aussi celles d'une « première mondialisation » qui prit la relève de la période des guerres mondiales et des guerres coloniales, une ouverture au monde à suffisamment grande échelle pour que la conscience des réseaux devienne plus forte. Or, les mathématiciens ont pendant longtemps prétendu vivre dans un monde à part, en se décrivant parfois dans des termes proches de ceux qu'un romantisme décadent employait avec délectation au sujet des poètes inspirés par leur muse (relire les lignes enflammées de Lautréamont sur les mathématiques en donne une assez bonne idée !). Simone Weil fustigeait cette fâcheuse tendance : « Il y a un mathématicien qui compare volontiers la mathématique à une sculpture dans une pierre particulièrement dure. (…) Mais si l'on a la vocation d'être sculpteur, il vaut mieux être sculpteur que mathématicien. » Et au fond, les coups de boutoir, même pas toujours très maîtrisés, des *Social Sciences* ne sont-ils pas aussi une manière de dire aux scientifiques qu'ils sont des éléments parmi d'autres des sociétés humaines et non des OVNI, et de les inviter à prendre la parole ? J'ai déjà eu l'occasion de publier il y a trois ans dans la Gazette[2] deux textes sur les mathématiques financières, ou plutôt sur la façon peu prudente dont un certain nombre de collègues se sont précipitées sur elles en les clamant inoffensives. Or je persiste et signe : il y a une idéologie véhiculée quand on parle à longueur de papiers de *rentabiliser un portefeuille* ou *d'estimer la valeur d'une action*. Que cette idéologie soit bénéfique ou maléfique est un autre débat. Prétendre l'évacuer sous couvert de la « neutralité de la science » est une escroquerie intellectuelle. Une jolie illustration me semble donnée par le slogan dont l'université de Rutgers a orné son affiche sur les formations doctorales en mathématiques : *« Use the power of mathematics to change the world »*. Sous une naïveté brute, il a le mérite de faire apparaître sans détour que les mathématiques sont un outil de pouvoir.

---

[1] Octobre 2004, n°102

[2] Janvier et Octobre 2003, n. 95 et 98.

Paul-André Meyer regrettait l'absence de grandeur humaine dans les tableaux offerts par les *Social Sciences*. En fait, cette expression semble pour le moins très ambiguë . Je ne pense pas (surtout avec ce qu'il dit à côté) qu'il signalait par là uniquement son regret qu'une plus grande place ne soit accordée aux « héros ». La réserve qu'il exprimait venait probablement plutôt du fait que certains tenants purs et durs des *Social Sciences* ne semblaient laisser aucune initiative, aucune marge d'action, aucun libre arbitre aux hommes de science. Ceux-ci seraient entièrement soumis aux glissements induits par la tectonique sociale, et rien ne se passerait au niveau de l'individu. Une telle position est naturellement intenable : il y a de « grands hommes » qui font de « grandes choses », des destins singuliers, des talents fulgurants. Mais la grandeur humaine, plutôt que de se résumer à la somme de ces derniers ne se trouve-t-elle pas tout autant dans de petites conquêtes au quotidien qui montrent la force créative que l'homme tire de se vivre en société ? En fait, il semble impossible de séparer les deux aspects, car l'histoire des hommes est un entremêlement permanent d'événements singuliers s'inscrivant dans de grands mouvements. Pour ce qui est d'une discipline comme les mathématiques, leur bonne santé me paraît bien mieux révélée par une multiplicité de représentants « moyens » que par l'existence de telle ou telle personnalité starifiée par le système, quoi qu'en disent certaines présentations quelque peu hollywoodiennes qui confondent « grandeur humaine » et « médiatisation ».

Il est certain que comme tout nouveau courant, les *Social Sciences* n'ont pas été à l'abri de certains abus, et c'est sans doute ceux-là qui ont heurté P-A.Meyer. Dans les années 1970, des personnes furent légitimement troublées de voir des gens qui prétendaient mettre en place une histoire des sciences « non positiviste » utiliser à cette fin des méthodes étrangement dogmatiques, à coup d'affirmations péremptoires et d'anathèmes répétés. La transposition inconditionnelle des techniques de l'analyse sociale ne fut pas étrangère à certains de ces débordements, mélangeant allègrement toutes sortes de considérations idéologiques au détriment d'une légitime prudence. Ainsi en fut-il pour certains auteurs dont l'obsession fut de ne lire l'histoire récente des sciences qu'à travers l'emprise du complexe militaro-industriel sur la société. Néanmoins là aussi il faut tâcher d'avoir un recul d'historien. Cette façon de voir l'histoire des sciences fut aussi une réponse et un contre-pied à une vision internaliste qui dominait et domine encore souvent, spécialement parmi les mathématiciens qui se vivent comme des êtres « à part ». C'est pour éviter cette tendance que les études des *Social Sciences* peuvent être intéressantes. Le point de vue de Meyer doit ainsi être nuancé.

Laurent Mazliak, Université Paris 6